Le lecteur ne manquera pas d'être surpris d'abord par l'*Introduction*, qui s'attache à expliquer l'histoire romaine jusqu'à l'an 300 comme un grand « epos » inauguré par les Pontifes et complété par les annalistes selon des schèmes qui s'autorisent des interprétations de M. G. Dumézil, sans rapport direct avec les textes présentés. La surprise s'accroît à l'examen des textes, parmi lesquels figurent, après les chants des Saliens et des Arvales, des dévotions et évocations, des chœurs et des prières, des extraits des *Métamorphoses* d'Apulée, les tables d'Iguvium et des oracles étrusques (en traduction latine !), le *Pervigilium Veneris*, des « hymnes » orphiques, et pour finir le *Pater noster* encadré de divers cantiques.

Maints textes mutilés sont présentés avec une reconstitution un peu arbitraire ; beaucoup sont donnés comme métriques, en dépit d'infractions apparentes (aucune référence à la *Métrique*, récemment parue, de l'auteur lui-même ; cf. ci-dessus, p. 288) ; un certain nombre de textes sont disposés en « kommata » discutables ; pas d'apparat critique ; pas de commentaire de forme ni de fond, si bien qu'à la reconnaissance due à l'auteur pour son travail d'investigation se joint le regret qu'il n'en tire pas pour son lecteur le parti attendu.

J. Marouzeau.

Éditions diverses.

M. Tulli Ciceronis De natura deorum libri II et III, ed. by A. Stanley Pease, Bimillenial edition : Cambridge, Harvard University Press, 1958, p. 539-1257 ; 17,50 doll.

Il y a deux ans à peine que j'ai signalé dans cette *Revue* (t. XXXIV, p. 378) le premier volume de cette édition, contenant le livre I, et voici maintenant l'œuvre achevée. Œuvre qui fait honneur à la science américaine, puisqu'elle représente le modèle d'un genre d'édition aujourd'hui presque disparu, alors qu'il est le seul à répondre aux exigences modernes de la philologie.

Il va de soi que pour la présentation générale on devra se reporter à l'Introduction, qui occupe plus de 100 pages dans le premier volume ; mais il reste que les 700 pages et plus qui nous sont ici offertes, remplies aux neuf dixièmes de notes compactes, représentent une véritable encyclopédie cicéronienne ; cf. p. 581-586, 604-612, sur les phénomènes naturels, p. 619-620 sur le qualificatif de « divin » appliqué aux philosophes, p. 630 ss. sur la contemplation de la nature, p. 654-680 sur les aspects de l'univers céleste, p. 690-710 sur la divinisation des notions abstraites... ; dans un autre ordre d'idées, l'interprétation des adjectifs en *-bilis* p. 594 et 775, le processus de la répétition étudié

dans une soixantaine de passages (cf. l'Index s. v.), celui de l'allitération dans une cinquantaine d'exemples, de la périphrase, de la personnification, etc. Une des caractéristiques du commentaire fourni par les notes est l'usage fait des rapprochements : à propos de chaque notion, de chaque type d'expression, sont recensés une foule de « similia » dont la seule confrontation pourrait servir de base à d'innombrables monographies propres à faire apparaître influences et traditions, d'autant plus que l'information est aussi riche pour le domaine grec que pour le latin. Est-il besoin de dire que cette exploitation du texte met l'auteur en mesure d'éclairer son apparat critique et de justifier ses très prudentes corrections ou conjectures?

Dernier trait tout à l'honneur de l'éditeur : le « ego » est à peu près absent de son œuvre ; il laisse aux textes et aux faits le soin de suggérer les explications nécessaires et la solution éventuelle des problèmes posés ; l'ouvrage, personnel autant qu'il est possible, n'encourt pas les risques de la subjectivité ; il ne souffre pas non plus de l'encombrement doctrinal ; tout y est matière à s'instruire et à comprendre ; rien n'est sacrifié au goût de la thèse et à la recherche du prestige ; n'y a-t-il pas lieu de s'en féliciter particulièrement quand il s'agit d'une œuvre cicéronienne dont le sujet a été si abondamment sujet à controverses?

J. Marouzeau.

Orientii Commonitorium. Carmina Orientio tributa, testo critico a cura di Carmelo A. Rapisarda : Centro di studi sull'antico cristianesimo, Università di Catania, 1958, 189 pages.

Depuis treize ans qu'Orientius avait fait l'objet d'une dissertation de Washington (cf. *R. É. L.*, t. XXIV, 1946, p. 353), il était temps que l'on s'intéressât à nouveau à ces poèmes qui posent toutes sortes de problèmes difficiles : sont-ils d'un même auteur? où et quand vécut Orientius? était-il pélagien? comment compléter ou corriger ces textes dont la tradition manuscrite est médiocre? M. Rapisarda reprend cet ensemble de problèmes et fournit un texte critique nouveau, tandis que sœur Tobin reproduisait le texte d'Ellis (*C. S. E. L.*, t. XVI). Avec beaucoup de vraisemblance sont rejetés comme inauthentiques les poèmes qui, dans l'unique manuscrit conservé, suivent immédiatement le *Commonitorium*. Ce titre même est factice. En revanche, rien ne s'oppose à l'identification du poète Orientius avec Orens, évêque d'Auch vers l'an 440, les objections du P. Delehaye étant dénuées de force.

Je m'accorde volontiers avec M. Rapisarda sur tous ces points (il me paraît même clair que le *Carm.* III est une interpolation tardive entre les *Carm.* II et IV, celui-ci étant un simple commentaire de celui-là).

La partie la plus neuve et la plus fouillée de ce travail est cependant la recherche sur la tradition manuscrite : rapports entre le manuscrit perdu d'Anchin (cf. éd. Delrio, Anvers, 1600) et le *Paris. Bibl. nat., nouv. acq. lat.* 457, du x^e^ siècle, qui se révèlent indépendants l'un de l'autre. Les pages capitales sont celles où M. Rapisarda expose (p. 33-46) les motifs très variés pour lesquels il s'écarte des lectures ou des conjectures des deux éditions critiques qui l'ont précédé (Ellis, Bellanger). Il fait preuve de beaucoup plus de prudence dans les corrections (par exemple, en II, 171, au lieu du *metuis* inintelligible, il lit *mediis* là où ses prédécesseurs corrigeaient de façon romantique en *tetricis*) ; Orientius étant un poète ordinairement plat, il ne faut pas chercher à l'enjoliver. Un *Index uerborum* très complet permettra désormais des recherches précises sur son vocabulaire.

Sur un point de détail, je ne suivrais pas M. Rapisarda : quand Paul Diacre cite un vers d'Orientius au moyen de la formule : « quod quidam sapiens dixit » (p. 23), cette formule ne doit nullement nous inciter à croire qu'il ignorait le nom de l'auteur.

Pierre COURCELLE.

The Latin Josephus, I : *Introduction and Text, The Antiquities*, éd. Fr. BLATT, books I-V (Acta Jutlandica, Publications of the University of Aarhuus, Aarsskrift for Aarhuus Universitet, XXX, 1 : Humanistik Serie 44, 360 pages).

De plus en plus, on se rend compte de l'intérêt littéraire, philologique et historique des traductions latines d'œuvres grecques dont l'antiquité nous a légué un nombre assez important. Aussi n'est-il pas dû au hasard que ces dernières années plusieurs études ont été consacrées à ces sources secondaires de la littérature antique. Parmi ces travaux, l'édition du Josèphe latin, dont le premier volume vient de paraître, occupe une place d'honneur. Nous la devons à M. Franz Blatt, qui a déjà fait ses preuves dans ce domaine.

La version latine des *Antiquités* de Josèphe a été faite, sous la direction de Cassiodore, dans ce grand centre humaniste qu'était, au VI^e^ siècle, le monastère de Vivarium. Du point de vue de la langue, la version est un témoin intéressant de ce latin tardif, artificiel, mais encore vivant, qui résultait des tendances humanistes, et patriotiques en même temps, d'intellectuels comme Cassiodore et Boèce. Mais ce texte latin revêt aussi un intérêt historique considérable parce qu'il a laissé des traces nombreuses dans la littérature médiévale. Or, les *Antiquités* de Josèphe ont été, dans leur version latine, un livre extrêmement populaire au moyen âge. Dans cette œuvre, Josèphe décrit l'histoire du peuple Juif

en résumant, dans la première partie, l'histoire biblique, tout en y ajoutant maint détail légendaire, pris à des sources apocryphes, en développant aussi et en avivant le récit biblique par des commentaires « psychologiques » et par des traits romanesques. Cette présentation de l'histoire sainte était, sans doute, hautement appréciée au moyen âge et particulièrement à l'époque des croisades. C'est alors qu'on semble avoir lu les *Antiquités* comme un livre d'information sur la Terre sainte et son histoire. Ceci explique, comme M. Blatt le fait observer à juste titre (p. 16), le grand nombre de manuscrits originaires de régions d'où les croisés sont partis : la France du Nord, la Flandre, les pays du Rhin.

Dans un chapitre très suggestif (p. 17 ss.), M. Blatt étudie les traits caractéristiques de la version, décrivant et analysant la technique des traducteurs. Quoiqu'il s'agisse ici d'une matière dans laquelle l'auteur est bien versé, j'ai l'impression qu'il généralise un peu trop en traçant les grandes lignes de l'histoire de la traduction latine qui, d'ailleurs, doit encore être décrite... Je saurais à peine être d'accord avec M. Blatt quand il dit, à la page 18, que saint Jérôme fut le premier à introduire le principe de la version littérale, tout en limitant l'application de ce principe aux versions de la Bible. Ce procédé avait déjà été suivi d'une manière très rigoureuse — et, avouons-le, mitigée par saint Jérôme — par les premiers traducteurs latins de la Bible, les auteurs de la soi-disant *Vetus Latina*. Le système remonte d'ailleurs, dans son essence, aux Septante. Je ne crois pas non plus, malgré les paroles bien connues de Jérôme, *Ep.* 57, 5, 2, que le principe essentiel de ces versions ait été fondé sur la conviction que l'ordre des mots de la Bible était inspiré. L'idée principale qui inspire le système de la traduction biblique était une scrupulosité méticuleuse en ce qui concerne le vocabulaire et, notamment, le sens des mots. Cette scrupulosité se manifeste dans une transposition plutôt qu'une traduction de mots considérés comme essentiels et, d'autre part, dans l'exclusion de mots considérés comme teintés d'idées païennes. Dans le cadre de cette tendance générale, la conservation de l'ordre des mots mentionné par Jérôme (*et verborum ordo mysterium est* — même l'ordre des mots est un mystère) n'est qu'un élément secondaire. En ce qui concerne les traductions de textes chrétiens non bibliques, le système appliqué variait, mais, ici encore, on s'inspirait assez souvent d'un certain littéralisme, mitigé, il est vrai, par des tendances de présentation littéraire ; ainsi, par exemple, dans la version très ancienne de la première épître de saint Clément de Rome et dans la version la plus ancienne de la Vie de saint Antoine de saint Athanase.

Quant à l'établissement du texte, M. Blatt se trouvait devant une tâche très difficile et très délicate. Jusqu'ici personne n'avait essayé de

classifier le grand nombre de manuscrits, 200 environ. Cette classification paraît d'ailleurs extrêmement difficile, par le pullulement de variantes dans les manuscrits divers. Or, le texte de Josèphe était, dans la première partie des *Antiquités*, étroitement lié à la Bible, et par conséquent les copistes médiévaux ont assez souvent modifié le texte, consciemment ou inconsciemment, sous l'influence de la Vulgate. Dans cette masse énorme de variantes il est difficile de démêler les grands courants de la tradition et de distinguer les familles des manuscrits. Aussi était-il risqué de fonder le texte sur le manuscrit le plus ancien et les manuscrits apparentés. Un procédé plus ou moins éclectique s'imposait. Tout en prenant comme point de départ et de base le Codex Ambrosianus papyr. saec. VI/VII (A) et sources apparentées, M. Blatt a cru devoir comparer constamment aussi bien le texte grec que des manuscrits d'autres familles. L'apparat critique très riche montre clairement les défauts de la traduction et le grand nombre des variantes, dues à la popularité du texte au moyen âge et à son caractère spécial. Malgré ce grand nombre de variantes, le texte, établi par M. Blatt selon des principes qui me semblent sains et justifiés, inspire toute confiance.

A la fin du livre on trouve un « Preliminary Index » qui me semble, en effet, très provisoire ; la langue de la version étant riche en mots, tournures et constructions intéressantes, dont un grand nombre ne figure pas dans l'index, on espère que l'index définitif sera plus détaillé et plus complet.

La présentation du livre, enrichi de beaucoup de planches, est au-dessus de tout éloge.

Christine MOHRMANN.

Histoire.

Andreas ALFÖLDI, *Die Trojanischen Urahnen der Römer.* Rektoratsprogramm der Universität Basel für das Jahr 1956 : Bâle, 1957, 56 pages, XV planches.

L'art grec, italiote, romain, a souvent représenté des Asiatiques avec un casque ou un bonnet à cimier proéminent. M. Alföldi reconnaît ce casque sur la tête féminine qui figure sur certaines séries monétaires romaines du milieu du III^e^ siècle ; il y voit un indice que, dès cette date, l'éponyme de Rome est officiellement identifiée avec la Troyenne Rhomé dont il est question dans des légendes contemporaines. Mais il y aurait beaucoup plus longtemps encore que les Romains se seraient rattachés à une origine troyenne ; ils auraient reçu ces traditions des Étrusques, peut-être de Véies où statues et fragments semblent indiquer qu'elle tenait une place considérable. Aux III^e^ et II^e^ siècles, la légende joue un rôle très important dans la politique